NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

52 Nº 5 1925

Le seizième centenaire du concile de Nicée

Édouard DE MOREAU

p. 257 - 269

https://www.nrt.be/fr/articles/le-seizieme-centenaire-du-concile-de-nicee-3170

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Le seizième centenaire du concile de Nicée [1]

Le premier numéro du *Church Times* de 1925 annonçait à ses lecteurs que le « concile de l'Union de l'Église anglaise » solenniserait au cours de cette année le seizième centenaire du concile de Nicée. La publication de deux volumes sur l'œuvre de cette assemblée illustre, la célébration d'une grand'messe à Londres, au mois de juin, l'organisation d'une séance spéciale pour le public, tels étaient les points inscrits dès lors au programme de cette commémoration.

Le concile de Nicée est antérieur au schisme de toutes les confessions : nestoriens, monophysites, monothélites, grecs orthodoxes, luthériens, calvinistes, anglicans, etc., qui depuis un nombre plus ou moins grand de siècles ont rompu leurs relations avec Rome ; il est la première rencontre entre des évêques, non plus seulement voisins, de même province ou de même diocèse civil, mais entre des évêques venus de toutes les parties du monde romain pour discuter et préciser des questions de doctrine ; il est la manifestation éloquente d'une alliance, qui se contracte déja sous Constantin, bien qu'elle ne doive être complète que sous Théodose, entre l'État, hier encore persécuteur, et l'Église, sortie victorieuse d'une lutte séculaire par la force de la grâce divine, par la force de ses dogmes et de sa morale, par la force de sa sainteté et par la force de sa patience. Qu'il nous ait donné un symbole encore honoré aujourd'hui et récité par toutes les fractions de la famille chrétienne ; qu'il ait inauguré la série de ces assises œcuméniques où l'on rencontre les noms de Constantinople, d'Éphèse, de Chalcédoine, du Latran, de Trente, du Vatican ; qu'il ait ouvert ses travaux dogmatiques et les ait terminés par des discours édifiants du premier empereur chrétien : voilà

(1) Dans son allocution consistoriale (30 mars), prononcée bien après l'envoi de cet article, S. S. le Pape a fait allusion au seizième centenaire de Nicée et annoncé que l'on réglerait, sous peu, les détails de sa célébration.

déjà des raisons suffisantes pour fêter le souvenir de Nicée. Et fussent-elles les seules, cette date de 325 n'en resterait pas moins l'une des plus considérables de l'histoire ecclésiastique, l'une des plus chères au cœur du chrétien, et son souvenir l'un des plus capables de développer en nous les sentiments de fierté légitime et de reconnaissance.

Mais un autre titre fait du premier concile général le plus grand et, je ne crains pas de l'ajouter, le plus actuel des conciles chrétiens.

Le chrétien, c'est le disciple du Christ et le Christ, c'est Dieu fait homme. Or Arius, au début du quatrième siècle, niait que la seconde personne de la sainte Trinité, qui prit la chair, fût Dieu comme le Père, fût éternelle et incréée comme Lui. Et au début du XX^e^ siècle, par une négation plus radicale, le protestant libéral ne voit dans le Christ qu'un homme particulièrement génial, et particulièrement uni à Dieu, tandis que, par des systèmes plus compliqués et plus perfides, le modernisme ne lui laisse le titre de Fils de Dieu que pour réduire à l'extrême la signification de ces termes. Le symbole de Nicée, tel que nous le transcrirons plus bas, c'est donc le symbole des chrétiens. C'est leur principal signe de ralliement. C'est par lui qu'ils se discernent non seulement des païens, des musulmans, des incrédules, mais de ceux qui, eux aussi, pouvaient jadis se dire chrétiens, car ils admettaient sans réserves, sans réticences, la pleine divinité de Jésus-Christ, mais, aujourd'hui, malheureusement, ont perdu tout droit à porter ce nom.

Et puisque j'ai prononcé le mot d'actualité, comment ne pas ajouter qu'à un autre point de vue encore, moins important et moins vénérable il est vrai, le concile œcuménique de 325 se trouve aujourd'hui fréquemment invoqué. Depuis la fin de la Grande Guerre, les projets de fixation du jour de Pâques ont conquis bien des sympathies et pris une forme plus précise. Or les règles qui servent à déterminer la date de la

principale fête chrétienne ont été énoncées, pour l'essentiel, par le premier concile œcuménique. Elles ne constituent naturellement pas, comme le symbole, une formule dogmatique, ni même une mesure canonique irréformable. Et tandis que, cette année, les chrétiens rediront tous d'une même voix et avec une conviction renouvelée, leur vieux *Credo*, ils garderont sans doute, s'ils en ont une, leur opinion particulière sur l'abandon ou le maintien des principes de Nicée en matière de comput pascal.

* * *

Nicée n'est plus aujourd'hui qu'un village d'un bon millier d'habitants, qui s'appelle Isnik, et disparaît derrière ses hautes murailles flanquées de tours. Elle changea le premier nom qu'on lui connaisse, celui d'*Ancora* ou d'*Helicora*, d'abord en *Antigona*, parce que Antigone la rebâtit en 315 avant Jésus-Christ, puis en Nicée, parce qu'ainsi s'appelait la femme de Lysimaque, roi de Thrace († 281), qui l'agrandit. Prospère sous la domination des empereurs romains et byzantins, devenue même une métropole ecclésiastique, cette capitale de l'ancienne Bithynie joua encore un grand rôle à l'époque des croisades et fut, de 1204 à 1333, le siège d'un empire fondé par Théodore Lascaris.

Sa principale, ou plutôt sa seule curiosité, à l'exception des anciens murs qui l'entourent, est une basilique de dimensions d'ailleurs très modestes, couronnée par une coupole plus hardie et plus svelte que celle de Sainte-Sophie. On la fait remonter au IX^e^ siècle, ainsi que les belles mosaïques qui décorent son abside et son narthex. Consacrée sous le vocable de la Dormition de la Vierge, elle montre, à la conque de l'abside, sur un fond d'or, et encore au-dessus de la porte d'entrée, l'image de Marie, là, debout et serrant le Christ enfant sur sa poitrine, ici à mi-corps, les mains étendues et levées dans l'attitude de la prière. Cette dernière

mosaïque surtout retient le regard. « Un manteau violet liseré d'or enveloppe [Marie] de ses souples et harmonieuses draperies; un voile de même couleur, également brodé d'or, encadre son visage. La tête, d'une grave et calme beauté, offre un caractère de grandeur remarquable; les yeux grands ouverts, le nez droit et mince, la bouche élégante et fine, l'ovale régulier du visage donnent à l'ensemble de la physionomie une belle et vivante expression de grâce et de majesté. L'exécution est simple et sobre, le modelé des chairs ferme et franc, les draperies excellentes, l'attitude pleine de naturel » (DIEHL).

Les monuments romains que Pline le Jeune mentionne et qui ont dû se multiplier après lui ont tous disparu. Le petit village d'aujourd'hui ne permet donc nullement de se représenter la grande ville d'autrefois.

* * *

C'est à Nicée qu'une lettre impériale convoqua tous les évêques. « Je pense, écrivait Constantin, que tous savent que rien ne me tient plus à cœur que la piété envers Dieu. Il m'avait paru bon précédemment de convoquer une assemblée d'évêques dans la ville d'Ancyre de Galatie; aujourd'hui, pour bien des raisons, il m'a paru utile de réunir cette assemblée dans la ville de Nicée en Bithynie, tant afin d'en rendre l'accès plus facile aux évêques d'Italie et d'Europe, qu'à cause de la salubrité du climat et de la possibilité où je serai ainsi d'être présent et de prendre part à l'assemblée. Voilà pourquoi, frères très chers, je vous mande ma volonté qui est que vous vous rendiez sans délai dans la ville susdite de Nicée. Chacun de vous se préoccupant de ce qui est plus grave se hâtera en évitant tout retard, afin d'assister effectivement de sa personne aux délibérations. Dieu vous garde, frères très chers ».

En réalité, Constantin, disciple convaincu de Jésus-Christ et non pas simple adorateur du *Summus Deus*, mais chrétien

« à gros grains », comme disait Mgr DUCHESNE, peu au fait des spéculations théologiques, préoccupé avant tout de la paix et du bon ordre dans son empire, circonvenu, en outre, à ce qu'il semble, par un évêque favorable aux idées ariennes, Eusèbe de Nicomédie, Constantin donc ne s'était pas décidé sans peine à mettre en branle tout l'épiscopat pour régler la question doctrinale. Il avait commencé dans une lettre commune adressée à Alexandre, évêque d'Alexandrie, et à son prêtre excommunié, Arius, par leur faire à tous deux la leçon. « Toi, Alexandre, tu as voulu savoir ce que chacun de tes prêtres pensaient sur un endroit de la Loi, ou plutôt sur une partie seulement d'une question, tout à fait dépourvue d'importance ; et toi, Arius, il convenait ou de ne pas penser ce que tu as pensé, ou au moins, il eût fallu taire ta pensé à ce sujet... Il ne fallait ni commencer à interroger, ni répondre sur ces points, puisque ce sont des problèmes qu'aucune nécessité n'impose de discuter, mais que l'oisiveté suggère, bons tout au plus à aiguiser les talents ». Constantin dut bientôt s'apercevoir que sa méthode simpliste ne valait rien, surtout avec des Grecs, et que la question avait un peu plus d'importance qu'il ne croyait.

Comme il l'avait déjà fait pour un concile de quelques évêques tenu à Arles en 314, l'empereur offrit aux Pères se rendant à Nicée les voitures publiques et les chevaux de l'État. Eusèbe de Césarée qui fut l'un des membres les plus actifs de cette assemblée, s'efforce de rendre dans sa *Vita Constantini*, écrite après 337, l'impression profonde que produisit en lui le spectacle de tous ces prélats si différents l'un de l'autre par les habitudes d'esprit, par l'aspect extérieur, par le pays d'origine. Il les compare aux Parthes, aux Mèdes, aux Élamites, et autres peuples représentés à Jérusalem au jour de la première Pentecôte, mais il ajoute que, pour Nicée, tous ces personnages réunis en un seul lieu étaient des ministres du Tout-Puissant. Ils se distinguaient, écrit-il encore, par la sagesse de leurs discours, ou par la gravité de

leur vie et les souffrances supportées au cours des persécutions, ou encore par leur modestie et l'affabilité de leurs manières. Et, en effet, l'évêque d'Héraclée, Potamon, et un évêque de la Haute-Thébaïde, Paphnuce, avaient perdu un œil pour avoir confessé la foi. L'évêque de Néocésarée, Paul, avait eu les mains brûlées par des fers ardents. Et à côté d'eux on se montrait Hosius, évêque de Cordoue, le premier conseiller ecclésiastique de Constantin; saint Nicolas de Myre, le saint Nicolas des enfants; Léontius de Césarée, qu'on disait prophète, et Jacques de Nisibe qui passait pour un grand thaumaturge; Alexandre d'Alexandrie, qui avait tenu tête à Arius, et son diacre, Athanase, le champion futur de l'orthodoxie nicéenne.

Athanase, dans sa lettre aux Africains, fixe à 318 le nombre des membres du concile. Des chiffres différents ont été donnés même par des témoins oculaires comme lui, ainsi par Eusèbe de Césarée qui parle de « plus de 250 ». L'assemblée ayant duré plusieurs mois, le nombre de participants dut sans doute varier. Dans la suite on ne retint que celui de 318 et l'on s'appliqua à marquer le parallèle entre ces évêques et les 318 guerriers avec lesquels Abraham, après la capture de Loth, poursuivit et battit les quatre rois victorieux (*Genèse*, XIV, 14). Les Pères de l'Église orientale formaient une majorité écrasante, puisque, en dehors des deux légats du pape qui n'étaient pas évêques, l'Italie n'avait envoyé que Marc de Calabre, l'Afrique que Cécilien de Carthage, la Gaule que Nicaise de Dijon, l'Espagne que Hosius de Cordoue et la Pannonie que Domnus de Stridon. Un évêque de Perse et un évêque des Goths, prédécesseur du fameux Wulfila, représentaient seuls au sein du concile les régions qui n'appartenaient point à l'Empire.

Les discussions commencèrent dès le 20 mai. L'empereur n'était point encore là, mais il vint ouvrir solennellement les réunions à une date sur laquelle les historiens ne se sont pas

mis d'accord, le 23 mai, le 14 ou le 16 juin. Dans la plus grande salle du palais, des sièges avaient été disposés en ordre à droite et à gauche. « Ceux qui avaient été appelés, nous raconte encore Eusèbe de Césarée, firent leur entrée, et prirent leur place. Et quand tous se furent assis avec la modestie qui convenait, ils attendirent en silence le cortège impérial ». Bientôt on annonça l'empereur, et tous se levèrent. « Il s'avançait comme un ange de Dieu, éblouissant tous les yeux par l'éclat de sa robe de pourpre ». « Et, pour l'âme, on remarquait assez qu'il était orné de la crainte de Dieu et de la religion, à ses yeux baissés, à la rougeur de son visage, au mouvement de son corps et à sa démarche ». Il traversa les rangs des Pères; on lui apporta un siège d'or; les évêques lui firent signe de s'asseoir et ils s'assirent après lui. « Ce fut un moment solennel, écrit Mgr DUCHESNE, que cette rencontre entre le chef de l'État romain et les représentants des communautés chrétiennes si longtemps et si durement persécutées. Maintenant les mauvais jours étaient passés: Galère, Maximin, Licinius, tous les ennemis du Christ étaient morts. Des coups qu'ils avaient portés le souvenir était encore vivant et, parmi les présents, plus d'un en portait la trace. L'empereur d'aujourd'hui, le puissant prince qui, depuis vingt ans, défendait la frontière et tenait les barbares éloignés, qui venait tout récemment de faire l'unité de l'empire et le tenait tout entier dans sa main, c'était le restaurateur de la liberté religieuse, plus encore le protecteur et l'ami des chrétiens ».

Constantin répondit au discours de bienvenue de l'un des évêques par une allocution latine qu'un interprète traduisit immédiatement en grec. C'était une grande joie pour le chef de l'empire de voir les évêques groupés autour de lui; c'était aussi une grande grâce dont il remerciait le Roi de toutes choses. Les divisions intestines dans l'Église lui paraissaient plus graves et plus dangereuses que les guerres elles-mêmes.

Aussi espérait-il que les membres du concile « chers ministres de Dieu et fidèles serviteurs de notre commun Dieu et Sauveur » « délieraient tous les nœuds des controverses par une législation pacifique ».

Il est difficile de déterminer la part que l'empereur prit au concile proprement dit. Lorsqu'il eut fini son discours inaugural, il céda la parole, nous affirme encore Eusèbe, « aux présidents du concile ». Mais le même auteur nous le montre immédiatement après écoutant avec patience les récriminations des évêques les uns contre les autres, appliquant son esprit aux questions proposées, ajoutant ses arguments et ses opinions à ce qui se disait de part et d'autre, finissant par mettre d'accord les adversaires que la discussion avait le plus échauffés. Et dans sa lettre synodale, l'assemblée s'exprime de la sorte : « En premier lieu fut traitée, en présence du très pieux prince Constantin, la question de l'impiété et de la perversité d'Arius, ainsi que de ses compagnons ». L'empereur ne se contenta donc pas d'ouvrir le concile et de le clôturer; il assista au moins à une partie des débats sur la question arienne et il n'y assista pas en simple auditeur.

La lettre synodale qui vient d'être mentionnée touche encore deux autres sujets soumis au concile, à savoir le schisme d'un certain Mélèce d'Égypte, et l'uniformité dans la célébration de la Pâque. Parmi les vingt canons disciplinaires, le huitième a rapport à la réconciliation des Novatiens et le onzième aux *lapsi* de la dernière persécution, celle de Licinius. Il nous suffira de dire quelques mots sur les décisions relatives à l'arianisme et à la Pâque.

*
* *

La majorité du concile entendait sauvegarder pleinement la divinité du Christ, doctrine qui sans avoir reçu encore une formulation nette, était supposée dans tout le langage des fidèles, dans la liturgie et dans les principaux écrits des trois

premiers siècles. Aussi quand Arius s'enhardit jusqu'à soutenir que le Fils avait été tiré du néant; qu'il n'avait pas toujours existé; qu'il était capable de par sa liberté humaine, de vice et de vertu; que c'était une créature, un être fait; les évêques crièrent-ils à l'impiété, à la démence, au blasphème.

Mais il ne suffisait pas de renouveler les anathèmes lancés par Alexandre d'Alexandrie et de confirmer la déposition d'Arius, comme prêtre hérétique. La doctrine catholique devait être exposée clairement; un symbole court et précis pourrait le plus efficacement servir de pierre de touche à toutes les opinions qui s'énonceraient dans la suite en ces matières délicates.

Or quelques évêques, dont le principal était Eusèbe de Nicomédie, très favorables aux erreurs ariennes, paraissent s'être opposés de tout leur pouvoir à une définition catégorique; tout au moins ne devait-on pas la composer de termes étrangers à l'Écriture. Ils en voulaient surtout au mot « ὁμοούσιος » Celui-ci, répudié en 269, dans un concile particulier, à Antioche, à cause du sens modaliste qu'il prenait dans les théories erronées de Paul de Samosate, utilisé, au contraire, par le pape saint Denys, fut peut-être proposé aux Pères par les légats romains. Toujours est-il qu'il fit fortune.

Sans aller si loin que son homonyme, Eusèbe de Césarée n'aimait point du tout le terme chéri de la majorité. Il crut de bonne politique de proposer à la ratification de l'assemblée un texte spécial du Symbole des Apôtres en usage dans son Église. Celui-ci parut aux Pères irréprochable, mais trop vague sur la divinité du Christ. On y ajouta donc quelques mots, notamment l'*homoousios*. La formule définitive qui porte le nom de Symbole de Nicée nous a été conservée dans la lettre que cet évêque écrivit à ses ouailles après le concile. Elle se termine par un anathème. La voici :

« Nous croyons en un seul Dieu, Père tout-puissant, créateur des choses visibles et invisibles: et en un Seigneur

Jésus-Christ, fils de Dieu, engendré unique du Père, c'est-à-dire de l'essence du Père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu ; engendré et non pas fait, consubstantiel au Père, par qui tout a été fait ; qui pour nous, hommes, et pour notre salut, est descendu, s'est incarné, s'est fait homme, a souffert, est ressuscité le troisième jour, est monté au ciel et il viendra juger les vivants et les morts. Et au Saint Esprit.

Quant à ceux qui disent : Il fut un temps où il n'était pas ; avant d'être engendré, il n'était pas ; il a été fait de rien ou d'une autre substance ou essence ; le Fils de Dieu est un être créé, changeable, mutable ; ceux-là l'Église catholique leur dit : Anathème ! »

Eusèbe nous raconte que l'empereur insista beaucoup pour l'adoption unanime du symbole ainsi complété et prit la peine de fixer lui-même le sens exact de l'homoousios. La lettre que l'évêque de Césarée adresse à son Église est, on le conçoit, fort embarrassée, et l'on dirait que, même après la définition, il ne veut pas s'engager trop à fond pour elle.

Sauf deux évêques de Lybie, tous signèrent le symbole. Arius fut banni. Un édit ordonna de brûler ses livres. Leur recel était punissable de mort. L'orthodoxie triomphait donc pleinement ; tant que vécut le grand empereur personne n'osa l'attaquer. Les Eusébiens s'appliquèrent seulement dans la suite, avec trop de succès, à obtenir de Constantin le pardon d'Arius, prétendûment converti, et l'exil d'Athanase, que l'on faisait passer pour un brouillon et pour pis encore.

Le symbole avait été promulgué le 19 juin. La dernière session du concile n'eut lieu que le 25 août. Les semaines intermédiaires durent être employées en partie au règlement de l'autre question, la question pascale.

* * *

La question pascale s'était posée dès les origines du christianisme. Au IIe siècle déjà il existait une divergence de

vues entre Rome et l'Asie à ce sujet; car l'Asie célébrait la Pâque le 14e jour du premier mois lunaire des juifs, nisan, c'est à-dire le jour même où, d'après saint Jean, le véritable Agneau pascal fut immolé sur la croix; Rome au contraire attendait toujours pour cette festivité le premier dimanche après le 14 nisan. Saint Anicet, évêque de Rome (154-165), ne contraignit point saint Polycarpe, évêque de Smyrne, à renoncer sur ce point à l'usage de l'Asie, et le pape saint Victor (189-199), qui se montra plus impérieux et brandit l'excommunication, fut ramené à la condescendance par l'intervention de saint Irénée.

Au temps du concile de Nicée, les églises d'Orient avaient cependant abandonné leur coutume et fêtaient donc la Pâque le dimanche. Il ne devait plus rester en Orient beaucoup de quartodécimans, mais il en restait et de tenaces.

Même indépendamment de ces arriérés, la fête de Pâques ne tombait pas le même jour dans toutes les églises vers 324. En effet pour trouver l'équivalent du 14 nisan dans l'année civile romaine, qui était solaire, tantôt l'on se fiait aux calculs juifs, le plus souvent on avait établi un comput spécial. Saint Hippolyte avait inventé un cycle de 112 ans. Plus tard on en trouve un, à Rome, de 84 ans. A Alexandrie, dans celui qui porte le nom d'Anatole, la fête revenait tous les 19 ans au même jour de l'année solaire. Ainsi l'uniformité était loin d'exister.

Tous cependant la désiraient; et déjà le concile d'Arles de 314 avait ordonné que la Pâque se célébrât « en un jour et en un temps ». Le pape devait « suivant la coutume » envoyer une lettre annuelle aux églises pour leur communiquer, vraisemblablement d'après le comput romain, la date de la fête. Mais l'autorité de ce concile particulier ne s'étendait certainement pas jusqu'à l'Orient.

On a beaucoup discuté sur la portée exacte de l'intervention du concile de Nicée en cette matière. En effet, parmi les vingt canons qui nous restent de cette assemblée, aucun n'a

trait à la question pascale. La lettre du synode et deux lettres de Constantin nous donnent bien certains renseignements, mais rapides ou contenant des allusions que l'on ne comprend qu'imparfaitement.

Voici cependant les principes qui paraissent avoir été adoptés par le concile : Pâques doit se célébrer le dimanche ; ce sera partout le même dimanche ; il ne faut pas pour le fixer recourir aux juifs ni célébrer cette fête du renouveau chrétien, comme cela leur arrive, en hiver c'est-à-dire avant l'équinoxe du printemps. En outre, nous croyons pouvoir déduire de certains témoignages de saint Ambroise et de saint Léon le Grand que le concile recommanda spécialement le comput alexandrin. Saint Léon ajoute même la procédure fixée par les Pères ; l'Église d'Alexandrie établirait la date ; elle la ferait connaître chaque année à l'Église de Rome ; celle-ci la communiquerait à toutes les Églises du monde chrétien.

Ainsi c'est à Nicée que remonte la règle fixant la grande solennité des chrétiens au dimanche après la pleine lune qui suit l'équinoxe du printemps (21 mars).

Pourtant l'uniformité désirée mit du temps à se réaliser. Rome elle-même ne put renoncer à son ancien comput. Au VI^e^ siècle seulement, en 559, elle se rallia au cycle de dix-neuf ans, après les travaux de Denys le Petit. Encore fallut-il attendre le règne de Charlemagne pour qu'il n'existât plus aucune coutume discordante.

* * *

Le concile ne se termina, nous l'avons dit plus haut, que le 25 août. Avant la clôture de cette assemblée, l'empereur lui manifesta de deux manières sa sympathie : en invitant tous les Pères à un grand dîner, à l'occasion de sa vingtième année de règne ; en leur adressant, avant leur séparation, une exhortation à la vertu.

« Aucun des évêques ne s'abstint de ce banquet impérial.

La cérémonie dépassa tout ce qu'on pourrait en dire. Des soldats disposés en cercle gardaient, le glaive à la main, l'entrée du palais. Et les hommes de Dieu passaient au milieu d'eux sans aucune crainte et entraient à l'intérieur du palais. Et parmi eux les uns s'assirent à la table même de l'empereur. D'autres dans des lits disposés autour de la salle. Il semblait que cette scène fût l'image du règne du Christ. Elle se rapprochait plus d'un songe que de la réalité ».

Ainsi parle encore Eusèbe de Césarée, emporté dans son enthousiasme un peu naïf et par le souvenir d'un tel honneur et par la mémoire d'un si grand prince.

Un concile œcuménique ne pouvait se clôturer sur un banquet.

L'empereur convoqua donc encore une fois tous les Pères. Et il les exhorta à entretenir la paix entre eux, à éviter les disputes, à fuir la jalousie, à témoigner aux inférieurs de la compassion et non du mépris, à se pardonner réciproquement les petites injures, à attirer les païens par l'exemple de leur charité, à s'accommoder aux besoins spirituels de chacun.

Et le premier empereur chrétien, après s'être recommandé aux prières des évêques qu'il avait convoqués à Nicée, leur donna la permission de regagner leur diocèse. Ils partirent pleins de joie.

É. DE MOREAU, S. I.